

 Saint-Martin-de-Fontenay Liberté Le Bonhomme Libre du 23 mai 2024 1 185 mots

Des souvenirs du D-Day échangés avec les élèves de CM1-CM 2 : « On avait peur des bombardements »

Les élèves des classes de CM1-CM 2 de Mmes Durand, Ruelle et Benoist-Mortier ont rencontré ce jeudi 16 mai trois habitantes de la commune qui ont vécu le Débarquement allié, dans le cadre de leurs travaux sur le 80e anniversaire du D-Day.

« **Rendez-vous compte de la chance que vous avez de rencontrer ces trois dames qui ont vécu le Débarquement** », glisse une enseignante de l'école Charles-Huard de Saint-Martin-de-Fontenay à ses élèves.

Colette Lefèvre (90 ans), Marguerite Löhbrunner (94 ans) et Annie Lair (82 ans, dont le grand-père Virgile Challe était maire de la commune en 1944) sont venues échanger plus de deux heures et répondre aux questions des enfants le jeudi 16 mai pour partager leurs souvenirs de cette triste période. « **Quel âge aviez-vous au début de la guerre ? Qu'est-ce que la guerre a changé à votre quotidien ? Quelles étaient les règles de vie et les matières enseignées à l'école ? Comment se passaient les relations avec les Allemands ? Fêtiez-vous Noël ou les anniversaires ?...** » Voici quelques-unes de la centaine de questions posées par la soixantaine d'élèves martifontains. Trois thématiques ont été évoquées durant l'entretien : la vie quotidienne, l'école et la vie sous l'Occupation allemande.

VIE QUOTIDIENNE

Agée de 14 ans lors du Débarquement du 6 juin 1944, Marguerite Löhbrunner a vécu difficilement cette période de la Seconde Guerre mondiale. « **On vivait tout le temps dans la peur. Il y avait un couvre-feu le soir, c'était pénible. Il ne fallait pas qu'un fil de lumière passe par nos fenêtres** », conte-t-elle. Pour ne pas que les avions voient les villages du ciel.

Si Annie Lair, née en 1942, n'a pas de souvenir du D-Day, Colette Lefèvre (10 ans à l'époque) se souvient des bombardements de cette période. « **On avait peur des bombardements. Avant le Débarquement, nous, en tant qu'enfant, on n'avait pas forcément conscience du danger. Après, oui. Je me souviens du 6 juin au matin : le ciel était tout rouge sur Caen** ».

Quant à la nourriture, la soupe au lait (du lait avec du pain) était de mise à l'époque. « **Moi, bébé, je mangeais de la bouillie** », glisse Annie Lair. Les habitants vivaient des tickets de rationnement

et complétaient avec les poules, les lapins et les légumes des jardins qu'ils cultivaient. « **Mon père avait jusqu'à quatre jardins !** », sourit Annie. « **Tout le monde en avait** ». L'élevage et les jardins, « **ça nous a sauvés. Ça devait être plus compliqué en ville pour manger** ».

Marguerite Löhbrunner se rappelle que son père avait une cinquantaine de lapins et qu'il élevait un porc par an, ce qui était interdit. « **Notre voisine nous a dénoncés à la mairie pour qu'on ait moins de tickets de rationnement, mais heureusement, elle n'a pas été entendue** ». La solidarité n'était pas forcément de mise, il y a 80 ans. « **C'était chacun pour soi. Dans les mines, on vivait chacun dans son coin, avec une lampe à carbure, dormant sur la paille** ».

ECOLE

Durant la Seconde Guerre mondiale, les filles et les garçons n'étaient pas dans la même école. À Saint-Martin-de-Fontenay, l'école des garçons se situait à la place de l'église actuelle de la commune, avec Charles-Huard (nom de l'école actuelle) comme enseignant. L'école des filles était en face, à la place des services techniques. Elles étaient composées de classe unique, pouvant aller jusqu'à 50 enfants. Chacun portait une blouse.

Colette Lefèvre habitait alors à Saint-Aubin-sur-Mer avec ses parents boulangers. « **Mais au début de l'année 1944, les écoles ont été fermées sur la Côte** », se souvient-elle. « **Je suis alors partie chez ma grand-mère à Saint-Martin pour poursuivre ma scolarité. Comme ce n'était pas pareil que dans mon école et que j'étais perdue, Marguerite (Löhbrunner) m'a aidée et pris sous son aile** ».

Encre violette, porte-plume et buvard correspondaient aux trousseaux des élèves actuels. Du côté des matières enseignées : c'était le calcul, l'histoire-géo et l'orthographe principalement. « **On avait des dictées tous les jours. Cinq fautes, c'était 0 !** », sourit Colette. Couture, broderie ou tricot faisaient partie des matières pratiques. Le jour de pause en semaine était le jeudi. Pas de cantine le midi, les enfants rentraient à la maison ou mangeaient à l'école si leur domicile était trop loin (comme ceux du hameau de Verrière).

Et du côté des règles de vie : « **Il fallait se taire et ne surtout pas parler, sans compter les coups de règles sur les doigts ou les oreilles tirées** ». Et dans la cour, on jouait à la marelle et aux jeux de ballon « **sur la fin** ». À partir du Débarquement et des exodes qui ont suivi, la classe a été suspendue. « **Pratiquement un an sans école** », se souvient Marguerite, qui avait passé son certificat d'étude 4 jours seulement avant le Débarquement. « **En revenant d'exode en novembre 1944, on a vu que tout était détruit. Il fallait reconstruire** ».

L'OCCUPATION ALLEMANDE

Colette Lefèvre se souvient du jour où les Allemands sont arrivés à Saint-Aubin-sur-Mer. « **Ils défilaient en chantant, ils tapaient du talon très fort avec leurs bottes. Mon père avait fait la guerre 14-18, il n'était pas content du tout de les entendre arriver** ». Quelles relations avaient-

elles avec eux ? « **Aucune, on ne les fréquentait pas, on en avait très peur** ». Leurs surnoms ? Les Boches ou les Fritz.

Annie Lair se souvient d'anecdotes de sa famille. « **Mon grand-père étant le maire de Saint-Martin, il a été menacé plusieurs fois avec un revolver par les Allemands, il était obligé de céder** ». Toutefois, bébé, Annie a été sauvée par un infirmier allemand. « **J'étais très malade, j'avais beaucoup de température, un infirmier allemand est venu me voir et a donné des cachets à ma mère, qui ne voulait pas me les donner pensant m'empoisonner. Finalement, je les ai pris, il revenait me voir et il m'a sauvé la vie** ». Du côté des occupations en dehors de l'école, « **on ne faisait pas grand-chose. Moi, j'étudiais le piano, mais en dehors de ça, on n'avait pas de loisirs comme maintenant, pas de téléphone ou de télévision, ça n'existait pas** », souligne Colette. « **On allait à la messe et aux vêpres le dimanche. Ça nous faisait une sortie** », complète Annie.

La maison des parents d'Annie et la ferme des grands-parents de Colette ont été totalement détruites. Celle de Marguerite était abîmée après l'Armistice, dépourvue de toit, mais pouvait être reconstruite. 90% du village de Saint-Martin-de-Fontenay, qui comptait 400 habitants à l'époque, a été détruit en 1944. « **En rentrant d'exode, je suis allée à Caen avec ma tante, la ville n'était pas déblayée. On a pris un café, il avait goût de la mort** », se souvient Colette. « **On vous souhaite de ne jamais connaître ça, les enfants** », conclut Marguerite. « **Car il y a toujours des fous qui veulent faire la guerre** », ajoute Colette.

Grégory MAUCORPS



Colette Lefèvre, Marguerite Löhbrunner et Annie Lair sont venues parler du Débarquement à l'école Charles-Huard de Saint-Martin-de-Fontenay. Grégory MAUCORPS



Débarquement St Martin de Fontenay Grégory MAUCORPS



Débarquement Saint Martin de Fontenay Lefevre Löhbrunner Caen Grégory MAUCORPS